

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

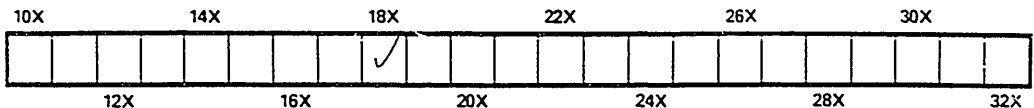
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [33] - 64 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.





LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

OCTOBRE 1882.

Chronique.

L'anniversaire du 5 octobre 1881. — Le troisième centenaire de sainte Thérèse. — Une visite de monseigneur E. C. Fabre.

Vous souvient-il du 5 octobre 1881 ? L'air était froid, le ciel était sombre, un vent violent soufflait du Nord-Ouest et promenait au-dessus de nos têtes de gros nuages grisâtres ; un soleil avare ne lançait que par intervalles ses rayons refroidis ; les arbres avaient déjà dépouillé leur verdure : tout dans la nature était triste, tout rappelait le deuil et la mort.

Hélas ! peinture fidèle de ce qui se passait dans nos âmes : en ce jour néfaste, une tristesse profonde nous enveloppait de ses voiles ; les pensées les plus sinistres

se refoulaient dans notre esprit ; le souffle de l'épreuve et de la tribulation agitait nos cœurs ; si, par intervalles, quelques rayons d'espérances venaient briller à nos yeux, ce n'était que pour faire ressortir davantage les afflictions et les horreurs du présent ; nous perdions ce qui nous était le plus cher, notre *Alma Mater* s'abîmait sous les ardeurs d'un feu destructeur. "La maison de sainte Thérèse, nous disions-nous, a vécu ; pendant un demi siècle, elle a vu des jours prospères, elle a brillé dans les hommes illustres qui sont sortis de son sein ; mais, c'en est fait, cette maison bénie n'est plus. "*Fruit Ilium et ingens gloria Teucrorum.*"

Cette année, au jour anniversaire de cette lamentable catastrophe, le ciel nous montre un visage serein, aucun nuage n'apparaît à l'horizon, les vents retiennent leur haleine, un beau soleil de printemps brille au firmament, nos arbres conservent encore leur feuillage, gracieux mélange de verdure, de rose et de pourpre : tout nous parle de joie et de vie.

De même, nos âmes ont recouvré leur sérénité, les sombres pensées ont fait place à une douce gaieté, l'épreuve terrible va s'effaçant dans le pénombre du passé, comme la tourmente qui disparaît en soulevant encore quelques tourbillons de poussière au bout de l'horizon ; depuis longtemps la confiance a reparu dans nos cœurs et nos espérances ont grandi de jour en jour ; et pourquoi ne pas espérer quand la Providence vient à notre secours d'une manière aussi visible ? en effet, n'est-ce pas Dieu qui a relevé notre courage abattu après l'épreuve ? n'est-ce pas lui qui nous a soutenus et dirigés à travers tant de difficultés ? n'est-ce pas lui qui a ouvert les cœurs et les bourses à la charité ? que pouvons-nous entreprendre avec nos modiques ressources ?... et cependant que de choses étonnantes se sont opérées depuis un an ! Déjà, avant les froids de l'hiver, les fondations d'un édifice spacieux étaient terminées ; aux premiers beaux jours du printemps les travaux recommençaient avec ardeur, et le sept de ce mois, les ouvriers maçons ont posé leur dernière pierre ; les charpentiers, les couvreurs continuent leur œuvre, et avant

longtemps le nouveau collège de Ste Thérèse ouvrira ses portes, plus vaste que l'ancien et plus splendide.

En voyant surgir cette maison comme par enchantement, nous sommes tentés, dans notre étonnement et notre reconnaissance, de répéter ces paroles de l'Apocalypse : " Je vis... la nouvelle Jérusalem qui, venant de Dieu, descendait du ciel, parée comme une épouse qui se pare pour son époux... Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes et il demeurera avec eux... et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux... et il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions parce que le premier état sera passé."

*
* * .

Le 15 octobre, l'église de Ste-Thérèse avait revêtu ses parures les plus splendides, le chant avait un air de solennité inaccoutumé ; les cérémonies imposantes qui accompagnent toujours la présence du premier pasteur, la foule des fidèles qui remplissait l'enceinte de cette église, tout annonçait une grande fête ; c'est qu'en effet on y célébrait le trois-centième anniversaire de la mort de la séraphique Thérèse de Jésus, patronne de cette paroisse.

Tous les habitants de Ste-Thérèse venaient unir leurs voix à celle de leur évêque pour remercier le ciel de leur avoir donné une protectrice aussi illustre et aussi puissante, pour chanter les louanges de cette grande sainte et pour lui prouver leur reconnaissance pour toutes les faveurs qu'elle leur avaient obtenues par son intercession ; en effet, depuis près d'un siècle, sainte Thérèse a veillé sur cette paroisse, elle l'a protégée, elle en a éloigné des malheurs nombreux et, en tout point, elle a été un modèle accompli proposé à l'imitation de ses enfants.

Plus particulièrement sainte Thérèse est la patronne de cette jeunesse d'élite qui se livre à l'étude dans notre petit séminaire : en effet ne leur enseigne-t-elle pas l'obéissance la plus parfaite aux supérieurs ? ne s'est-elle pas elle-même sanctifiée dans l'observation

scrupuleuse d'un règlement, y trouvant l'expression vivante de la volonté de Dieu ? surtout elle avait une dévotion singulière pour le Saint-Sacrement ; elle trouvait ses délices aux pieds des autels ; elle n'enviait pas même le bonheur des élus, puisque comme eux, elle possédait Dieu ici-bas ; quand elle recevait son bien-aimé, son amour croissait à un tel point qu'elle devenait comme une fournaise ardente, et parfois elle en était comme suffoquée, et s'écriait : "augmentez, Seigneur, la capacité de mon cœur, ou mettez des bornes à vos grâces." Que de fois la présence de son divin époux la ravit en extase, ou la rendit toute rayonnante de lumière ; Jésus était l'objet de toutes ses préoccupations ; la pensée de Jésus la tenait en éveil pendant la nuit ; toutes les affections de son cœur convergeaient vers ce foyer d'amour. "Faisons en sorte, disait-elle, de ne point nous éloigner de notre pasteur et de ne point le perdre de vue, parce que les brebis qui se tiennent auprès de leur pasteur sont toujours les plus caressées et les mieux nourries, et parce qu'il leur donne toujours quelques bouchées."

N'êtes-vous pas, jeunes gens, du nombre de ces brebis privilégiées, que le bon pasteur est allé chercher au milieu du troupeau des fidèles ? ne vivez-vous pas pressés autour de sa houlette ? ne vous prodigue-t-il pas ses caresses et ses faveurs ? vous vivez ici à l'abri des dangers du siècle, vous grandissez à l'ombre des autels, sous le regard de Jésus ; il vous nourrit, et bien souvent, du pain des anges ; appelés pour un grand nombre à gravir les degrés des saints autels, il vous sera donné de voir Jésus s'incarner entre vos mains, de le toucher, de vous unir à lui de l'union la plus intime ; vous serez distributeurs de ce pain de vie et de force au peuple fidèle ; enfin, vous serez les gardiens et les maîtres absolus de ce trésor si précieux. Ah ! au moins, imitez, dès maintenant, l'amour de Thérèse pour Jésus eucharistique ; que cette hostie sainte qui la ravissait en extase, fasse aussi votre bonheur ; rendez-vous de plus en plus dignes de vous approcher de la véritable arche d'alliance, de toucher le Saint des saints ; élevez vos cœurs, détachez-les des frivolités de ce monde, laissez-

sez-là tous ces vains projets, illusions d'une jeune imagination. "*Ad majora natus,*" disait Augustin, oui votre destinée vous appelle à quelque chose de plus noble que tous ces vains fantômes ; comme sainte Thérèse, commencez à savourer les délices que Jésus-hostie offre à ceux qui l'aiment ; goûtez dès maintenant un plaisir sans mélange ; que toute votre vie d'écolier soit un acte perpétuel d'amour pour Jésus, en attendant qu'il vous soit donné de dire : "*Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.*"

* *
*

Pour rendre la fête patronale plus solennelle Mgr Ed. Chs Fabre, évêque de Montréal, avait bien voulu se transporter à Ste-Thérèse ; il nous arrivait samedi soir, et nous eûmes le bonheur de jouir de sa présence jusqu'au lundi midi.

Monseigneur officia solennellement à la grand'messe et aux vêpres ; il donna les ordres moindres à six clercs tonsurés. Depuis plusieurs années, Ste-Thérèse n'avait pas été témoin du grandiose de ces cérémonies pontificales ; il y a là un cachet de grandeur et de sublimité qui étonne et élève l'âme vers Dieu ; l'Église catholique seule peut produire de semblables impressions ; jamais nos frères séparés ne pourront s'élever à cette hauteur de symbolisme ; en vain copieraient-ils nos cérémonies à la lettre, comme le font certaines sectes protestantes ; elles ne seront jamais, entre leurs mains, qu'un corps sans âme, n'ayant aucune signification, car le souffle d'en haut, l'esprit de Dieu n'y est pas.

Monseigneur, avec sa facilité et son onction accoutumée, expliqua le sens des différents ordres qu'il venait de conférer, et ensuite il parla de la fête du jour ; il fit connaître les vertus de sainte Thérèse et tira les conclusions pratiques qui peuvent s'appliquer à tous les fidèles.

Dans l'après-midi, les élèves se réunirent à la chapelle pour présenter leurs hommages à Sa Grandeur. M. T. Nepveu, dans son adresse, dit que Monseigneur est

pour nous le roi des âmes, le chef de l'armée chrétienne, le docteur de la science, le pasteur du troupeau fidèle et le pontife du Très-Haut, et qu'à tous ces titres il mérite nos hommages, notre soumission, notre docilité, notre attachement et notre vénération. M. A. Lessard, au nom des petits, se levant lui reprocha d'avoir oublié le titre principal de monseigneur vis-à-vis nous, celui de père, et il ajouta :

“ C'est parce que vous êtes notre père, monseigneur, que vous avez pensé le premier à venir passer avec nous les saintes allégresses de cette grandiose solennité. Depuis plusieurs semaines, le troisième centenaire de notre séraphique patronne, comme un phare de lumière et de grâces, était signalée dans le lointain à notre foi et à notre amour; pendant ces neuf jours derniers, une parole pieuse et éloquente s'était efforcée de préparer nos âmes; enfin la fête promettait d'être belle et grande; cependant il aurait manqué quelque chose à la joie de la famille térésiennne, si le père eut été absent. Votre présence, monseigneur, a rehaussé la pompe des cérémonies, vos paroles ont réchauffé les cœurs, et la dignité épiscopale a mis le couronnement à l'éclat de ce glorieux anniversaire. Veuillez accepter l'expression de notre reconnaissance et de nos remerciements.”

A son tour M. D. Nepveu reprocha à son jeune confrère d'avoir fait un oubli et une lacune. “Il a omis, continua-t-il, de dire à Votre Grandeur que, vendredi dernier nous n'avons pas oublié que c'était le jour de votre fête; et que, aux pieds des saints autels, au fond de nos cœurs, nous n'avons pas manqué de former les vœux les plus sincères pour votre bonheur, pour le maintien de votre santé, et pour le succès et la réussite de vos desseins. Il a omis d'ajouter que demain, à Ste Thérèse, se fait l'office de St-Edouard, et que par conséquent, ici, demain se trouve être véritablement le jour de votre fête. C'est pourquoi, je prends sur moi, aux risques de m'attirer des reproches, de me faire l'interprète de mes confrères, en vous demandant, pour demain, un beau, grand, long congé. En automne, généralement, les jours sont sombres; mais les congés

sont toujours clairs, comme la fête de son évêque est toujours belle; car un poëte a dit: "*De gros nuages sombres, etc.*," et il récita la petite pièce de poésie que nous publions plus loin.

Monseigneur leur répondit qu'en effet ils sont les sujets du Roi des rois, les soldats de la grande armée chrétienne; qu'ils doivent, en conséquence, se montrer des sujets soumis et dévoués, de braves défenseurs de la religion du Christ; qu'ils doivent tous travailler à acquérir la science, la science profane sans doute, mais surtout la science des saints afin de d'étendre le royaume de Dieu sur la terre. "Il est probable, dit-il, que vous ne deviendrez pas des pasteurs à la manière de ceux dont Virgile fait la peinture dans ses églogues; mais un très grand nombre d'entre vous sont appelés à devenir pasteurs des âmes; vous devrez conduire vos frères dans les gras pâturages du Seigneur, protéger les brebis fidèles contre les incursions des loups ravisseurs, c'est-à-dire des démons et ses suppôts; aller à la recherche des brebis égarées pour les ramener au bercail. Commencez dès maintenant à vous rendre dignes de votre haute vocation; enfin, soyez de bons enfants, pieux, obéissants, remplis de respects pour ceux qui sont chargés de vous conduire, et en particulier pour votre évêque."

Le grand congé ne fut pas oublié, il fut beau et joyeux; vers midi les élèves se rendirent à la gare, pour assister au départ de Sa Grandeur. Longtemps nous conserverons le souvenir de cette belle fête; et si nous avons un souhait à faire, ce serait de souhaiter à nos jeunes lecteurs, qui sont encore à la fleur de leur âge et de leurs espérances, de pouvoir un jour assister au quatrième centenaire de sainte Thérèse. *Ad multos annos!*

ANTHOS.

La Saint-Edouard.

De gros nuages sombres
Couvrant l'azur des cieux,
Promèment de leurs ombres
La tristesse en tous lieux.
Mais ta fête, ô bon père,
Soleil brillant d'ardeur,
De sa vive lumière
Illumine nos cœurs.

Les herbes jaunissantes
Ternissent le gazon,
Et les feuilles mourantes
Roulent dans le vallon.
Mais, en notre mémoire,
Tes bienfaits en tout temps
Retiendront pour ta gloire
Un éternel printemps.

Les fleurs, de leur parure
Pleurant l'effacement,
Courbent sous les froidures
Leurs têtes tristement.
Mais toujours, en nos âmes,
Rose au vif incarnat,
L'amour voit de ses flammes
Pour toi briller l'éclat.

Et la bise d'automne
Dans nos rameaux sifflant,
De sa voix monotone
Chante son triste chan.
Mais pour toi, reconnaissante,
Au fond de notre cœur
La gratitude chante
Un hymne de bonheur.

Grand Dieu, que ton cœur prête
 Dans nos vœux et nos chants
 En ce grand jour de fête
 L'oreille à nos accents.
 A notre tendre père
 Donne un bonheur constant,
 Une santé prospère,
 Un repos bienfaisant.

JOANNES.

Notre vieux Collège.*

Ste-Thérèse, 30 sept. 1866.

Mon cher ami,

Je viens de visiter le collège de Ste-Thérèse. Tu me demandes toujours de te parler de ce que je rencontre de plus remarquable; tu ne seras donc pas fâché que je t'envoie une petite description de cette maison d'éducation qui s'est fait un nom enviable dans le pays.

C'est un grand édifice, en pierre des champs, à six étages y compris le rez-de-chaussée et les mansardes. Il est composé de ce qu'on appelle le corps du collège qui peut avoir comme cent dix pieds de long, d'une aile d'une quarantaine de pieds de largeur, et qui dépasse le corps principal de douze pieds chaque côté, et d'une chapelle attenant au flanc de l'aile, d'environ quatre-vingts pieds de profondeur. Au sud, tout le long de la façade du corps principal, s'étendent deux larges galeries superposées, où les écoliers, quand ils ne peuvent sortir dans leurs cours, vont prendre le grand air; au nord, il n'y a qu'un portique. Le faite est surmonté d'un dôme couvert en ferblanc comme tout le reste de l'édifice, et que l'on voit de loin briller aux rayons du soleil. La maison est éclairée au gaz et chauffée par la

* Cette description date de 1866. Le professeur de Belles-Lettres d'alors l'avait écrite pour servir de *corrigé* à une composition de classe qu'il avait donné à ses élèves.

vapeur. Les diverses parties m'en ont paru bien tenues et assez bien proportionnées.

Entr'autres, j'ai remarqué la chapelle avec sa voûte cintrée, qui est toute reluisante de blancheur et de propreté; comme une petite église, elle a son jubé et ses deux autels latéraux; des deux côtés du maître-autel, dans des niches pratiquées dans le mur, sont les statues de la Ste-Vierge et de St-Joseph presque de grandeur naturelle; et au pied de l'autel on voit deux gros anges un genou en terre, les ailes étendues, en adoration devant le Saint Sacrement. Les salles de récréation sont très élevées et faciles à être aérées. La salle d'étude est grande, les pupitres à partir de la tribune vont en s'élevant en amphithéâtre, de sorte que le maître peut d'un coup d'œil embrasser tous ses élèves. Au dessus est un petit dôme, tout entouré de fenêtres et dont le plancher n'est autre chose qu'un grand chassis: ainsi les rayons du soleil introduisent en même temps par toute la salle la lumière et la chaleur.

Le collège est situé en dehors du village, un peu en arrière de l'église, en sorte que l'on y jouit de la solitude, du calme nécessaire à l'étude. Au nord du collège s'élèvent les dépendances de la ferme, qui sont considérables, et où l'on trouve toutes les améliorations, tout le roulant d'une agriculture avancée. Les cours de récréation sont au sud, il y en a deux, une pour les petits, l'autre pour les plus grands; elles ont chacune leurs jeux de pelotte couverts. Entre le collège et les récréations est un parterre, taillé en cinquante figures diverses, où l'on voit mêlées les unes aux autres les fleurs de toutes les espèces et de toutes les couleurs; les prêtres ont un jardin à droite de la maison, et les écoliers un autre au bout de leurs récréations; ce dernier compte douze grands carrés, les élèves les cultivent eux-mêmes, et certes la récolte de cette année leur fait honneur. Au milieu se trouve une ellipse de verdure, sur laquelle est un piédestal surmonté d'une statue de la Ste-Vierge, c'est la bonne mère qui préside aux jeux de ses enfants. Dans ce jardin encore on a planté un mat élevé, au

haut duquel, les jours de fête, flotte le pavillon de l'allégresse. Mais ce qui m'a frappé davantage ce sont les arbres qu'on s'est plu à planter en si grande quantité. Le collège, le parterre, les cours de récréation sont entourés d'érables dans leur grosseur; à gauche du collège, il y a tout une forêt de moyens érables rangés avec symétrie comme un verger. Dans le jardin des prêtres, dans le cimetière, sur le terrain des sœurs, qui se trouvent tout près, s'élèvent des peupliers élancés, de gros bois-blancs touffus, de hauts ormes qui surpassent de toute la tête les arbres environnants. Quelquefois sans doute, assis au pied de ces arbres, les écoliers conçoivent un sentiment de reconnaissance pour ceux qui leur ont procuré tant de verdure et de feuillage pour récréer leurs yeux et leur jeune imagination, tant de doux ombrages pour les défendre contre les ardeurs du soleil.

Voilà pour les environs immédiats, mais si l'on monte jusqu'au dôme, on jouit d'un point de vue bien autrement étendu. On domine au-dessus de l'église, et l'on aperçoit à ses pieds les maisons du village qui paraissent comme de simples bicoques. Au sud, dans la plaine, serpente la Rivière-aux-Chiens; elle forme à une quinzaine d'arpents du collège un petit lac où l'hiver, quand les eaux sont glacées, les patineurs vont prendre leurs ébats. Au nord, à peu près à la même distance s'étend un coteau sur la pente duquel, paraît-il, a déjà glissé et glissera encore plus d'une traîne sauvage. Si l'on relève les yeux pour regarder au loin, l'horizon s'étend presque de toutes parts à perte de vue, seulement on aperçoit d'un côté la montagne de Montréal parsemée çà et là de toits argentés, de l'autre la longue chaîne bleue des Laurentides.

Adieu! mon cher ami; tel est le collège de Ste-Thérèse. Si jamais tu te sens la dévotion d'aller t'y enfermer, je te souhaite d'en trouver le séjour aussi agréable que j'en ai trouvé enchanteurs le site et les environs.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Depuis, en 1875, on avait allongé l'aile de 50 pieds du côté des cours, ce qui

donnait deux salles de récréation et une salle d'étude de 103 pieds de longueur. En 1879 on bâtit, à l'angle nord-est de l'aile, une tour octogone qui portait la pointe de sa flèche à plus de 30 mètres dans les airs : le tout s'est affaissé dans les ruines du 5 octobre. Déjà, auparavant, les dépendances de la ferme dont il est question dans la description précédente, le 23 juin 1875, étaient devenues la proie des flammes. En vérité, Dieu s'est plu à nous éprouver par le feu, et aussi, nous osons l'espérer, à nous purifier.

L'Ancienne Chapelle.

Avez-vous remarqué cette année, le 5 Octobre, avec ses brises chaudes et embaumées, son ciel ouvert, son soleil radieux et faisant miroiter les couleurs si riches et si variées que déploient, en ces jours d'automne, les feuilles de notre bocage, diaprées d'or, d'émeraude, de rubis, de perles et de diamants? Ah! quel contraste, n'est-ce pas, avec ce 5 Octobre 1881 : vent glacé et pénétrant, nuages gris, sombres, s'entredéchirant sur l'azur, jour plein d'orage, de prédictions sinistres, d'amers regrets! Heureux qui n'a point vu la fumée s'échapper des fenêtres en noirs tourbillons, qui n'a point entendu la flamme crépitante s'acharnant à sa victime, qui n'a pas été témoin de l'effondrement du vieux dôme argenté, montrant au loin l'*Alma Mater!*

Mais je ne veux pas lever le voile encore si transparent qui couvre tant de sombres souvenirs. Pourtant je dois vous dire à quel propos il me vient de vous parler de l'ancienne chapelle du Séminaire. Cette année, durant la retraite annuelle, comme il nous était loisible de passer nos *temps libres*, dans nos cours de récréation, faisant trêve avec les jeux bruyants, nous nous transportions près des nouvelles constructions, inspectant, conjecturant, admirant. Nous nous arrêtions sur un sol inégal, couvert de mortiers décrépits, de pierres calcinées, de débris épars : c'était précisément l'endroit, où

naguère encore s'élevait, spacieuse, notre chapelle avec ses murs blancs, sa voûte cintrée comme le ciel, et, au-dessus du maître-autel, dominant le grand tableau de St. Charles, ce triangle symbolique d'où jaillaient cent rayons dorés, flammes de gloire qui semblaient lécher les ailes de la petite colombe planant sur tout ce mystère. Et je me prenais à penser, jusque dans mes méditations, à ce temple béni, à cette oasis rafraîchissante où l'on venait si souvent se désaltérer à la fontaine divine.

Oh ! que j'aimais cette sainte chapelle ! surtout aux jours de notre retraite, alors qu'elle se paraît comme de ses plus beaux habits de fête. L'autel brillait d'un éclat inaccoutumé ; des inscriptions montrant d'énergiques sentences, tenaient notre légèreté en échec ; de modestes rideaux suspendus aux fenêtres tempéraient la lumière trop vive ; et dans cette ombre silencieuse l'on était plus recueilli, on goûtait mieux le bonheur de prier.

Le soir, après le souper, qu'il faisait bon d'aller y parcourir les stations du chemin de la croix, ou de s'entretenir avec le divin prisonnier du tabernacle ! Entrevu à la pâle lumière de la lampe du sanctuaire, Jésus semblait plus près de nous et mieux disposé à écouter les supplications des mendiants qui l'imploraient.

Et les jours de congé, l'orgue, instrument acquis aux prix des sacrifices et des efforts d'un ami sincère, d'un père généreux, l'orgue n'y faisait-il pas entendre ses notes graves, sonores, bruyantes, harmonieuses ? Que de tendres mélodies, que de suaves harmonies brisées en un jour ! Et le petit Jésus, ne venait-il pas, pendant sept semaines, reposer sur l'autel du Sacré-Cœur, couché sur la paille dans sa petite crèche, entouré de glaçons et de frimas ! Oh ! comme je l'aimais, cette chapelle vénérée ! que j'aimais à y prier !... Serait-elle à jamais anéantie ? Sans doute, les charmes attachés au sanctuaire qui m'a vu naître à la vie du collège ne reviendront plus, mais la résurrection se fait de toutes parts.

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

Dieu soit béni! ce n'est plus un vain espoir, nous avons un autre temple à nous. J'entrevois déjà l'autel surmonté de cette statue du Sacré-Cœur, gage providentiel de notre première espérance, et, sur une longue rangée de sièges semblables à ceux d'autrefois, commodes, propres, presque dorés, l'endroit d'où je veux prier, humble, confiant, persévérant.

Hélas! Se pourrait-il que ces murs, ces dalles, ces tableaux, ces autels ressuscités, verraient un jour comme celui du 5 Octobre 1881?... Souffrez, puissant Jésus, que nos faibles voix, passant à travers votre cœur divin, se renforcent et crient bien haut à votre Père : *Parce, Domine, parce populo tuo!*

HUMANISTE.

Au Nomingue.

II

LE ROI DU NORD.

“Quel spectacle ! que c'est beau !” ce cri s'échappe de lui-même de nos poitrines au moment où, tout-à-coup, nous arrivons sur le sommet le plus élevé de la *Repousse*.

C'est la plus haute des montagnes que traverse le chemin qui conduit à la Rouge. C'est là *la muraille de Chine* qui, pendant si longtemps, a fermé à la colonisation les pays de l'intérieur et en a protégé les belles forêts de bois francs contre les invasions de la hache et de l'agriculture, jusqu'à ce qu'enfin un conquérant nouveau en ait franchi les difficultés, pour lancer dans ces plaines fertiles ses nombreux bataillons.

A nos pieds, à des centaines de mètres de profondeur, s'étend une plaine longue, d'abord étroite, qui va toujours en s'élargissant, au milieu de laquelle, sur les deux côtés d'un chemin qui serpente, on aperçoit une file non interrompue d'habitations et de champs cultivés. Devant vous, à perte de vue, sont couchés les uns à côté des

autres, comme autant de meules de foin, monts, collines et côteaux, tapissés de moissons, d'arbres, de feuillage et de verdure. Aux affaissements du sol vous devinez sur votre droite la vallée de la "Diable," en face la vallée de la "Rouge." Les nuages se sont déchirés et laissent voir une longue trainée de ciel bleu, et le soleil couchant, de ses rayons dorés, éclaire et empourpre ce paysage. Instinctivement ma pensée se reporte en arrière, à St-Jérôme, et je me dis : Quelles émotions dut éprouver le curé Labelle, quand au mois d'octobre 1872, après une ascension difficile dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, il s'arrêta sur ces hauteurs pour la première fois, et qu'il vit se dérouler devant lui ces campagnes sans limites. C'était la terre promise se dévoilant aux regards et aux aspirations de Moïse, c'était la réalisation de vœux et de rêves longtemps caressés. Quel noble orgueil doit faire battre son cœur chaque fois qu'il repasse en ce lieu, et que, du haut de cet observatoire qu'a élevé la nature, il considère la contrée immense que son esprit d'entreprise a ouvert au bien-être de ses concitoyens et aux prospérités du futur.

Lorsque Vasco de Gama, le premier, doubla le cap de Bonne Espérance, la fable rapporte que le génie de ces mers inconnues, le géant Adamastor se dressa devant le hardi navigateur, lui fit les menaces les plus terribles s'il osait continuer sa course, et lui prédit les malheurs sans nombre qui poursuivraient son audace et son entreprise. Certes, si ces forêts profondes et mystérieuses avaient eu, pour en défendre l'accès, un génie malfaisant, il aurait pu, lorsque le curé Labelle s'apprêtait à descendre le versant occidental de la Repousse se poser aussi devant lui et lui dire : "O le plus téméraire des mortels, comment oses-tu violer mon sanctuaire, envahir mon empire. Sache que j'opposerai à ta marche la barrière de montagnes infranchissables, de rivières pleines d'écueils, de rochers escarpés, de marais insondables, de fourrés aux branches entrelacées; les pluies d'orage t'inonderont, des nués de cousins dévorants te harcelleront. J'endormirai le public dans

un lourd sommeil d'apathie, j'entreprendrai l'indifférence des gouvernants, je susciterai contre tes desseins les préjugés populaires ; je découragerai par des difficultés de toute sorte les premiers colons qui sur ta parole s'enfonceront dans la forêt. Je ferai naître sous tes pas les déceptions, les trahisons, les sottes railleries, les jalousies de clocher, les résistances occultes, les rivalités dissimulées, les rancunes ; pour se venger de toi, on jurera mort à ton œuvre. Retourne, ou je te déclare une guerre sans paix ni trêve."

Le curé Labelle aurait pu répondre : " Je n'ignore point les embarras inextricables au milieu desquels je me jette comme tête baissée ; les grandes œuvres ont toujours passé par le creuset de l'épreuve. Mais rien ne pourra ébranler mon courage. Pour moi, il s'agit d'apporter un remède à la plaie de l'émigration qui nous dévore, de prévenir l'agglomération trop rapide de nos gens dans les faubourgs des grandes villes, de sauver notre race des flots de l'émigration étrangère qui menace de l'engloutir ; d'ouvrir aux fils de nos cultivateurs une carrière qui convienne à leurs habitudes et à leurs inclinations ; de former des populations mâles et robustes qui sont les bases indispensables de tout grand édifice social ; d'établir et de multiplier ces campagnes heureuses où les familles se développent dans la paix, où la religion et la vertu règnent en maîtresses ; d'agrandir du double cette province de Québec qui nous appartient, et d'assurer à notre nationalité sa part d'influence dans les conseils de la Puissance. Quand on poursuit un tel but, on ne recule pas devant les obstacles. La patience, la persévérance et la justice, tôt ou tard, finissent toujours par triompher." Et le curé Labelle a tenu parole. Il a mis au service de son idée les facultés d'une grande âme, les forces d'un corps vigoureux, l'influence d'une position unique. Nous savons ce qu'il a, dans l'exécution de son projet, dépensé de détermination, de constance, d'opiniâtreté, d'ardeur enthousiaste et de prodigieuse tenacité.

D'abord il a voulu commencer par parcourir, étudier et connaître le pays. Chose incroyable, depuis douze

ans, il a fait de ce côté jusqu'à vingt-neuf voyages, quelques-uns ont duré trois et quatre semaines. Accompagné de son *fidèle Isidore*, guidé par d'habiles sauvages, rien n'a pu l'arrêter, ni les portages impossibles, ni les saults courouçés, ni les pluies battantes, ni les neiges fondues, ni les accidents, ni les maladies. Les pics des montagnes ont été escaladés, les retraites des forêts sondées, les secrets des vallons explorés. Son canot d'écorce avec délices a remonté la rivière Rouge en suivant ses méandres multiples, entre deux rives fertiles, à l'ombre de forêts vigoureuses; il ne s'est arrêté qu'à la ligne des terrains stériles et rocailleux, à 125 milles de St-Jérôme; il s'est promené sur tous les affluents de la Rouge: la Diable, la Macassé, la Sagué et la Maskinongé; il a parcouru les centaines de lacs enchanteurs dont la surface de ce pays est parsemée; même il a sauté dans la "Nation" pour la descendre depuis sa source jusqu'aux établissements d'Hartwell. Il n'est pas un coin de ce vaste Nord qu'il n'ait visité, il en connaît toutes les richesses forestières, agricoles et minières. "Ici, nous dit-il, il y a un pouvoir d'eau, le sol est composé de cette belle terre jaune qui se travaille comme du beurre; là on rencontre les filons d'une mine de fer, des traces de chaux cristalline, le terrain est lomeux; plus loin on admire un riche lopin de terre grise, de belles forêts de bois francs, d'abondantes sucreries, etc. Enfin chaque canton lui est aussi familier que les divers appartements de son presbytère.

Pour secouer l'indifférence du public, pour renverser les préjugés d'un trop grand nombre, il parlera de sa colonisation. Il en parlera continuellement, à propos de tout, dans sa maison, dans les wagons de chemin de fer, sur les places publiques, le jour, le soir et bien avant dans la nuit: comme St. Paul, sur ce sujet, il prêchera à temps et à contretemps, il en reste toujours quelque chose. Il en parle avec une conviction qui, bon gré malgré, porte dans les esprits la persuasion; il ferait entendre un sourd, voir un aveugle. Il en parle à un seul homme aussi volontiers qu'à une assemblée

nombreuse : un homme converti à ses idées est un apôtre qui les propage. Sa correspondance est vaste et multipliée, elle embrasse la province de Québec, les provinces du Golfe et les États de la Nouvelle-Angleterre. Il écrit sur les journaux, il fait écrire, il met les rédacteurs dans ses intérêts, les articles se succèdent courts et bien frappés, une goutte d'eau finit par creuser la pierre. Il fonde sa *Société de Colonisation*, dix centins par année sont bien peu de chose, mais la charité opère des merveilles, le denier de la veuve a bâti le temple de Jérusalem. Un prêtre va de paroisse en paroisse expliquant l'œuvre nationale, les résultats immédiats peuvent être minimes, mais la bonne nouvelle est publiée partout, la bonne semence est jetée dans toutes les couches de la société, par la force des choses elle portera son fruit. Il a obtenu de son évêque et du Saint-Siège de nombreuses indulgences au profit spirituel des associés, au retour de chaque printemps à la Saint Isidore il y a grande fête religieuse, les bénédictions du ciel sont autant de rosées bienfaisantes qui arrosent et fécondent l'entreprise. Le premier soin du grand organisateur est de planter au milieu du canton une croix, de marquer la place d'une chapelle, de la bâtir au plus vite. Bientôt on voit à l'envie les colons se presser autour de la maison de la prière : il en coûte moins à nos familles chrétiennes de s'enfoncer dans la forêt quand elles savent qu'elles auront près d'elles les secours et les consolations de la religion. Même il aura recours à d'innocents stratagèmes. Il fera répandre le bruit que les gens de St. Jérôme se préparent à aller prendre en masse les lots de certains cantons, la nouvelle court comme une trainée de poudre ; les habitants de St. Agathe, par une émulation bien légitime, pour ne pas se laisser couper l'herbe sous le pied, se jettent dans les dits cantons. Près de l'emplacement de l'église d'Amherst, il prend des lots pour lui-même, pour sa mère, pour sa servante, la renommée publie le fait au loin, les colons envahissent Amherst et, dans leur ardeur, ne respectent pas même les lots du curé. Déjà une grande partie de

la population des paroisses du Nord est déplacée, St. Jérôme a fourni à la Rouge des centaines de colons, le mouvement gagne Ste-Thérèse, et par tout le district de Montréal l'opinion s'émeut. C'est là l'ouvrage d'un seul homme.

Le gouvernement de la province n'a pas dans ses coffres les trésors de Crésus, les octrois pour la colonisation sont limités ; le lac St. Jean, le Haut du St. Maurice, diverses autres parties du pays se disputent la maigre pitance ; tous les hommes publics ne comprennent pas également les promesses de la forêt : de ce côté le curé Labelle eut des montagnes à soulever. Que de voyages il fit à Québec ! il passa des semaines et des mois au siège du gouvernement. Fidèle à son poste comme un bon député à son siège, chaque jour le voyait dans les couloirs de la chambre ou dans la salle des comités. Sans se fatiguer, il expliquait cent fois la même thèse tantôt à un membre, tantôt à un autre, il insistait auprès des ministres. Pour lui les parties politiques ne sont rien, son œuvre intéresse la nation tout entière, elle s'élève de cent coudées au-dessus des intérêts et des rivalités de parti. " Ouvrez des routes, bâtissez un pont sur la Diable, jetez-en un autre sur la Rouge, avancez du côté du Nomingue, faites arpenter de suite les cantons : déjà de tous côtés les colons vous débordent. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de lever les obstacles qui s'opposent à ma marche, c'est de retenir dans les limites de leurs droits les grands commerçants de bois, c'est de me suivre avec les chemins et les arpentages, et la colonisation avancera à pas de géant."

Il aimé les colons comme ses enfants. Avant leur départ, il passe des heures à leur donner des renseignements et des conseils. Il les connaît tous par leur nom, il se réjouit de leurs succès. Il les visite souvent, disant la messe dans leur chantier, leur distribuant le pain et les forces de l'Eucharistie. Le soir, quand, près du feu, ils se réunissent autour de lui, il sait les égayer par ses histoires ; pour les encourager il le initie à ses vastes projets, il leur trace la peinture la mieux sentie

de leur existence honnête et paisible, il fait briller à leurs yeux les espérances et les gros revenus d'un avenir peu éloigné. Aussi quelle confiance ces braves gens ont-ils en sa prudence et en son dévouement. *Sim*, dans ses charmantes chroniques, disait avec beaucoup de vérité : " Les nouvelles populations lui reconnaissent en fait pouvoir de haute et de basse justice dans ces régions. Il règne, et je doute qu'il ait jamais existé roi plus puissant sur les esprits et sur les cœurs. Dans ces forêts, on ne demande point quels ministres gèrent le pays, quelles lois nos législateurs ont jugé à propos de décréter ; mais on demande ce que pense M. Labelle. On ne menace plus son ennemi des juges, des huissiers, mais on déclare qu'on informera M. Labelle, et ce nom est synonyme de justice."

Quant à ceux qui l'opposent, qu'ils soient sincères ou ne le soient pas, le curé Labelle, dont le caractère n'a jamais connu le fiel ni l'amertume, dont l'indulgence est grande pour les faiblesses et les travers de l'humanité, sans rancune, sans leur répondre, s'en vange en continuant tranquillement son chemin et son œuvre, répandant les bienfaits de son zèle sur le pays tout entier, et par là leur faisant du bien à eux-mêmes. On peut dire de lui ce que Lefranc de Pourpignan disait de J. B. Rousseau persécuté, quand il le comparait, dans une hyperbole poétique, à l'astre du jour :

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Or ces torrents de lumières, ou plutôt, dans le cas présent, ces bienfaits qu'il répand sur ses concitoyens, c'est l'établissement de plus de vingt cantons, c'est la

fondation de vingt paroisses où fleuriront la foi et les mœurs de nos pères; c'est l'érection, déjà accomplie ou prochainement effectuée, de vingt églises à la gloire du Dieu Très-Haut; c'est l'abondance que, par son entremise, ont trouvé trois mille familles qui, sans cela, auraient traîné leur vie dans la gêne et les souffrances de la pauvreté; c'est la connaissance des ressources du Nord qu'il a répandue dans toutes les classes de la société; c'est l'agrandissement de la patrie canadienne; c'est le coup mortel qu'il a porté au fléau de l'émigration qui nous décime; c'est le courant qu'il a établi dans l'opinion publique vers les terres nouvelles; c'est l'élan qu'il a donné à la colonisation, élan devenu, grâce à ses efforts, puissant et irrésistible, au point qu'il ne peut dorénavant que grandir, sans qu'il soit au pouvoir de personne de l'arrêter. Sans doute, il a rencontré, dans son entreprise, le secours de collaborateurs intelligents et zélés; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a été le créateur, l'âme et le soutien de ce mouvement colonisateur qui a envahi la Rouge. "Le curé Labelle, s'est écrié M. Buies, est un génie créateur qui, à la profondeur et à la largeur des idées, joint l'enthousiasme fécondant et la rapidité de l'exécution. Il est l'apôtre patriote possédé d'une seule et unique pensée, d'une seule passion qui l'absorbe, le tourmente et le pousse sans relâche à l'action, ne lui laisse aucun instant pour penser à lui-même ou à des intérêts étrangers."

Quand on a produit de telles œuvres, quand on s'est dépensé avec un tel dévouement, on est en droit de parler haut, et de le faire avec autorité. "Concitovens, dit souvent le curé Labelle, la colonisation est la grande nécessité du présent; en réparant les incuries du passé, elle prépare les succès et les gloires de l'avenir. Il est de notre devoir de réunir toutes les volontés, de mettre en commun toutes les énergies pour nous emparer du sol, pour étendre au loin et au large les racines et les ramifications de la nationalité, et pour donner ainsi la main à la Providence qui nous veut de hautes destinées. Pourquoi consumer nos forces dans des dis-

cussions oiseuses et des luttes fratricides ? Pourquoi s'acharner à vilipender et rabaisser des compatriotes illustres pour permettre à des étrangers indifférents ou hostiles de monter à leur place ? Pourquoi dépenser tant de jeunesse, d'activité et de persévérance au service d'ambitions déguisées, d'orgueils froissés, de rancunes secrètes et d'aspirations avortées ? Pourquoi, entre frères, nous faire une guerre acharmée, irréconciliable pour de simples nuances d'opinion ? Pourquoi attacher tant d'importance à des bagatelles poliliques qui passent, et laisser de côté les grands intérêts nationaux qui demeurent ? Les Grecs de Constantinople, quand l'ennemi était aux portes de la ville, consumaient leurs journées à épiloguer sur une question de grammaire ; les Grecs de Constantinople sont disparus comme nation, ils sont devenus les serviteurs de vainqueurs orgueilleux. A nous d'être plus sages. La charité pardonne, la raison oublie, le sang rapproche, la foi unit, et l'union fait la force."

Petite correspondance.

Un envoi gracieux. — Derniers moments d'un ancien confrère. — La Confédération Horticole. — Paroles d'un ami.

Au Rév. Chs LaRoque, gérant des " Annales Térésiennes "

MONSIEUR,

" En suivant avec un intérêt toujours croissant votre char-
 " mante publication, je constate que vous tenez à y joindre l'utile
 " à l'agréable, l'enjoué au grave même le plus sérieux. J'ai donc
 " songé à vous offrir, pour cette brillante mosaïque, une petite
 " pierre d'une couleur sombre, il est vrai, mais qui, enchassé par
 " vos mains habiles, ne déparera pas votre tableau mensuel. C'est
 " une improvisation d'un de vos professeurs, qui a été inspirée
 " sur la tombe d'un de vos anciens élèves. En recueillant moi-
 " même cette petite pierre sépulchrale, j'ai dû en briser plusieurs
 " pointes brillantes ; je vous l'offre tout de même, parce que je la
 " trouve encore belle, et qu'elle appartient plus à vos *Annales*
 " qu'à mes propres tablettes. En vous restituant ainsi l'improvi-
 " sation que ma mémoire avait sournoisement volée au Rév.

“ J. B. Proulx, j'espère acquitter ma conscience et vous donner la preuve de ma sympathie en faveur de l'œuvre que vous poursuivez avec autant de succès que de zèle.”

P. POULIN, Ptre.

Nous remercions M. P. Poulin pour son gracieux envoi et les paroles vraiment flatteuses qu'il veut bien nous dire à l'endroit de notre petite revue. Tout ce qui regarde nos anciens élèves est pour nous plein d'intérêt. Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, publier cet éloge funèbre aujourd'hui, mais dans la prochaine livraison nous nous ferons un devoir de lui trouver une place.

Cet ancien élève, dont il est ici question, est l'abbé Joseph Alary, décédé le 2 mai 1878, à la résidence St-Janvier, au Sault-au-Récollet. L'éloge funèbre, que M. Poulin a conservé, rapporte à grands traits les phases principales de la vie de ce jeune prêtre; restait à relater le détail de ses derniers moments. Pour nous procurer ce récit, comme M. Poulin habitait alors la maison où notre ami s'est endormi dans le Seigneur, nous avons cru ne pouvoir faire mieux que de nous adresser à cette obligeance dont il venait de nous donner une preuve si bienveillante. En réponse, il nous a envoyé la charmante page qui suit. — LE GERANT.

Le 25 avril 1878, M. Joseph Alary arriva comme pensionnaire à la résidence St-Janvier, Sault-au-Récollet. Il était âgé de 35 ans et comptait six années de prêtrise. Il avait le bras et la jambe gauche paralysés; il pouvait cependant marcher sans béquilles. Il souffrait de plus d'un point qui semblait voyager du cœur à l'épaule; comme sa respiration en était gêné, il s'en alarmait.

On lui conseilla d'appeler le médecin de l'endroit, M. le docteur Chopin, ce qu'il fit trois jours après son arrivée. Cet homme, aussi sage qu'expérimenté, jugea à propos de prescrire une mouche cantharide sur l'épaule vis-à-vis le cœur, et en même temps une faible médecine. En sus, il avertit les sœurs de la Providence de surveiller ce malade, parce qu'il était menacé d'apoplexie. M. Alary eut à souffrir des suites de la mouche cantharide; la médecine l'affaiblit un peu, ce qui ne l'empêcha pas cependant de marcher dans la maison comme à l'ordinaire.

Mercredi soir, le septième jour depuis son arrivée, il se plaignit d'un ennui extraordinaire; il passa dans ces dispositions toute la soirée, écoutant la conversation sans dire une seule parole. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Martianopolis et deux prêtres qui demeuraient avec lui, en furent surpris. A la récréation du midi, il les avait fort intéressés par les récits et les détails de sa vie de zouave.

Après avoir soupé très légèrement, il se coucha vers neuf heures, A 11.30 h., les sœurs infirmières allèrent le visiter et lui demandèrent s'il n'avait pas besoin de quelque chose. Après avoir remercié, il dit: "j'ai un peu mal à la tête, quoique j'aie passablement dormi; j'espère encore reprendre le sommeil."

Trois heures après minuit les sœurs gardiennes furent éveillées par un gémissement. Soupçonnant que ces soupirs pouvaient venir de M. Alary, elles se rendirent à sa chambre. Ayant frappé sans obtenir de réponse, elles entrèrent et le trouvèrent couché sur le dos. Avertis, Monseigneur, les deux prêtres et le médecin accoururent aussitôt. Cependant on remarqua un changement dans sa respiration qui n'était plus qu'un râle précipité. Les sœurs s'étaient empressées de lui faire des applications d'eau froide sur la tête et des frictions aux mains et aux pieds. Monseigneur essaya, par des paroles et en lui pressant la main, de réveiller la connaissance du malade: tout fut inutile. Ce prelat dévoué, quoique faible et indisposé dans le moment, voulut administrer lui-même les derniers sacrements à ce prêtre qu'il estimait d'une manière toute particulière. Après lui avoir donné l'absolution, il recommanda à l'assistance de s'unir aux prières de l'église; il les récita avec une onction touchante et une vive émotion. Enfin, à 4 h. a. m. le malade expira en poussant un soupir plus prolongé. Ce cher enfant fut exposé dans une chapelle ardente préparé avec les plus grands soins dans le même salon que l'avait été M. le chanoine Paré.

Le lendemain, Mgr E.-Chs. Fabre, évêque de Montréal, se transporta à la résidence St. Janvier, et régla avec les membres de la famille qui venaient d'arriver tout ce qui regardait la sépulture. Il fut décidé que, le jour même, le corps serait transporté à Ste. Anne-des-Plaines par le convoi du chemin de fer. A 3 p. a. m. les restes mortels de ce zouave de Pie IX et de ce soldat de Jésus-Christ étaient transportés à la station du Sault. Parmi ceux qui suivaient le char funèbre on remarquait les Rév. MM. Rochette, curé de paroisse et I. Roy, son vicaire, deux Rév. Pères Jésuites et deux autres messieurs Prêtres. Ces deux derniers se rendirent jusqu'à Ste. Anne.

P. POULIN, Ptre.

La communauté des Grands possède un magnifique jardin dû à la libéralité des messieurs du Séminaire. Ce lopin de terre, situé à l'angle formé par le bosquet d'érables et l'ancien jeu de paume, nous fut accordé, il y a deux ans, à la suite d'une requête présentée par tous les élèves. Que nos directeurs veuillent bien recevoir ici l'expression publique de notre reconnaissance.

Pour un moment nous avions craint de voir échouer notre demande. Les difficultés paraissaient grandes, nombreuses. Quoique descendants pour la plupart de braves cultivateurs, nous

étions novices en fait d'agriculture. Nous avons bien traduit, il est vrai, les *Georgiques* de Virgile ; nous avons pu comprendre un instant le bonheur de la vie champêtre. *O fortunatos nimium sua si bona norint, agricolas.* Nous avons vu que Cérès, du haut de l'Olympe, regardait favorablement le laboureur émottant son champ avec les glaies d'osier ; nous avons pu acquérir quelques connaissances sur la manière de cultiver la vigne selon qu'elle se trouve sur le flanc d'une colline ou dans les profondeurs d'une vallée : *Collibus an pleno melius sit ponere vites, quere prius* ; nous savions bien encore que l'olivier, quoique demandant le moindre soin que la plante de Bacchus, n'en était pas pour tout cela moins précieux. Mais le cygne de Mantoue avait oublié de dire quelque chose sur la culture des choux et sur celle des betteraves à sucre. De plus, nos mains aptes à manier la plume s'accommodaient difficilement avec la bêche, la pioche, la houe, le rateau. Enfin, et surtout, *juvenes sunt inconstantes*, l'ardeur du moment pourrait se changer en indolence et en apathie.

Cependant, les avantages et les difficultés étant pesés dans la balance du raisonnement, on voulut bien acquiescer à nos désirs. Pour comble de faveurs, le Séminaire se chargea, la première année, de faire exécuter nos travaux, sans qu'il nous en coûtât une seule sueur. Certes, nos prévisions étaient belles. On avait confié à cette terre une semence dont on disait alors beaucoup de bien même dans les sphères politiques. Par la seule vertu de cette semence, le cultivateur quintuplait ses revenus, un vaste champ était ouvert à l'industrie et au commerce, le journalier ne devait plus attendre un pain trempé de ses larmes et de ses peines, le gouvernement devait amonceler des millions dans ses coffres d'où ils ne sortiraient que pour être couverts en utilités publiques, tels que chemins de fer, canaux, manufactures, colonisation. Enfin, c'était tout un monde d'espérances qu'apportait dans le pays l'introduction de cette semence quasi miraculeuse. Quant à nous, nos calculs quoique plus modestes n'étaient pas pour cela moins enchanteurs. Avec nos immenses ressources, nous devons embellir notre cours de tous les jeux les plus recherchés, jeu de crosse, jeu de crôquet, échelle, trapèze, anneaux gymnastiques, course volante, etc. Un confrère plus généreux encore dans ses projets, prétendit qu'avec de sages économies, nous pouvions ériger à nos confrères les Petits, un magnifique jeu de paume n'excédant pas \$1800.00. Perrette n'y eut songé avec son pot au lait ; mais lui n'avait-il pas lu :

Remuez, retournez votre champ,
Un trésor est caché dedans.

Mais de trésor, point de caché. Tout compte fait, nous fûmes quitte pour ne pas payer de notre propre bourse le prix du transport de nos betteraves à sucre à l'usine de Berthier.

La seconde année, moins féconde en émotions, fut plus profitable pour le trésorier. La récolte fut excellente, la vente pas mauvaise. Calculez, lecteurs : 500 pommes de choux vendus en moyenne \$0.04 pièce, soit \$20.00 ; 3 minots de haricots d'excellente qualité rapporteront certainement un montant de \$6.00. Profit brut \$26.00. Maintenant un coup d'œil rapide sur les dépenses. Pour entretien du jardin durant le temps des vacances \$3.40. Pour l'achat d'instruments aratoires, \$10.00. Pour l'achat d'une bonne semence \$5.00. Dépenses totales, \$18.40. Excédant des recettes sur les dépenses, \$7.60. Voilà qui est, sinon brillant, du moins flatteur pour une administration qui n'a que six mois d'expérience.

Etes-vous curieux de savoir quelle est la forme de notre constitution ? Un grand conseil composé de trois membres est chargé de veiller aux intérêts généraux du jardin. Il a en main les fonds de la société. C'est lui qui décide des semences à faire, des engrais à employer ; c'est encore par lui que se fait la vente des produits. Il veille d'une manière spéciale à la conservation des outils. Ses ordonnances font loi en tout ce qui regarde le jardin. Sous la direction de ce conseil suprême vivent et se meuvent six autres conseils dont les pouvoirs sont plus restreints et qui sont chargés des six parties en lesquelles est divisé le jardin. Le devoir principal de ces conseils inférieurs est de veiller aux travaux du carré qui leur est dévolu pour la culture. Ils doivent entretenir entre les classes une noble émulation afin de retirer le plus possible de leurs fermes respectives. Ils peuvent faire des lois relatives à leurs départements ; cependant elles n'entrent en force qu'en autant qu'elles sont sanctionnées par le grand conseil.

Comme il est facile de le voir, notre administration est modelée sur le système de gouvernement de la Confédération Canadienne. Le grand conseil correspond au gouvernement fédéral, le président équivaut au marquis de Lorne, le conseiller percepteur du revenu de l'intérieur est l'égal de Sir John A. Macdonald, le secrétaire trésorier remplit les fonctions du ministre des finances, Sir Leonard Tilley. Les petits conseils sont les gouvernements provinciaux. Ainsi à la province de Québec, à l'hon. Théodore Robitaille, l'hon. Mousseau et les autres, répondent le carré de la classe de Philosophie et ses conseillers ; à la province d'Ontario, la Rhétorique ; au Manitoba, les Belles-Lettres et ainsi de suite.

Le tout est connu sous le nom de "Confédération Horticole du Séminaire de Ste-Thérèse." Le journal officiel de notre confédération est, avec votre bienveillante permission, les *Annales Térésiennes*.

LAURENT.

On lit dans le *Nord* du 5 octobre :

“ C'est aujourd'hui, 5 octobre, que le collège de Ste-Thérèse, compte dans les annales de son existence un nouvel anniversaire, celui d'un jour de funèbre mémoire où l'antique toit de M. Ducharme, s'abimant au milieu des flammes, semblait entraîner dans sa chute tout un monde d'espérances et de carrières brisées. Les élèves qui fréquentent actuellement la maison se rappellent avec quel serrement de cœur ils reprenaient le chemin de la vacance et du foyer paternel, et les anciens avec quelle poignante douleur ils sentaient leur échapper leurs traditions les plus chères. La patrie elle-même qui, dès l'origine de cette institution, y avait cueilli tant d'existences glorieuses pour elle, prenait le deuil en ce jour désastreux ; et la vigne du Seigneur en Canada menaçait de se dessécher à plus d'un endroit, en perdant une partie de ses plus valeureux ouvriers.

Mais à ce moment même il se trouva de grands cœurs qui jusqu'en face des débris fumants de l'*Alma mater*, osèrent ne pas désespérer. . . . Et aujourd'hui l'on accourt de toutes parts pour admirer avec quel rajeunissement, quelle splendeur, quelle étonnante vivacité, l'*Alma mater* se relève de ses cendres à peine refroidies, et il est permis aux amis comme aux Benjamins de la famille térésienne, de sourire à l'espérance quand naturellement cet anniversaire ne devrait rappeler que le deuil et la consternation.

Nous profitons de l'occasion pour féliciter MM. les prêtres du Séminaire de Ste-Thérèse qui ont vu leurs constants efforts couronnés par un si éclatant succès.

Collegiana.

—Les *Annales* ont appris avec plaisir les succès brillants remportés par M. Maximilien Coupal aux derniers examens du notariat. Qu'il veuille bien accepter nos plus sincères félicitations. Les *Annales* se rappellent encore que la plume si délicate de M. Coupal leur a donné des pages charmantes.

—Le 5 octobre, anniversaire plein de tristesse. Le séminaire fit chanter à l'église de la paroisse une messe d'action de grâces.

—La dernière pierre de la maçonnerie a été posée le 7 octobre sur le fronton du portique.

—Le 12 au soir, MM. Fitzpatrick et Jordanais ont donné, dans la salle du couvent une représentation à la

lumière oxydrique. Deux heures durant, ces messieurs nous ont fait visiter les plus belles villes, les monuments les plus remarquables, admirer les plus beaux paysages de l'univers. Ce mode de voyager est des plus instructifs et certainement le moins dangereux.

—Les officiers de la congrégation de la Sainte-Vierge sont, pour l'année courante : *Préfet*, T. Nepveu ; *1^{er} assistant*, L. Cousineau ; *2^e assistant*, A. Bertrand ; *secrétaire*, A. Péladeau ; *sacristains*, J. Dunn et L. Boissonnault ; *lecteurs*, E. Coursol et A. Martel.

—Aux élections de la "société Ducharme," le scrutin a donné le résultat suivant : *Président*, T. Nepveu ; *vice-prés.*, A. Bertrand ; *secrétaire*, L. Cousineau ; *trésorier*, E. David ; *conseillers*, A. Péladeau et C. Leduc.

—Si l'on en juge par l'enthousiasme qui règne chez MM. les *grands*, la *Confédération horticole* reverra bientôt l'âge d'or des années passées, et les produits aussi nombreux que variés qu'elle offrira en vente pourront encore une fois commander les prix du marché de Ste-Thérèse. La récolte d'une première année, sans être très abondante, suffira cependant à défrayer les dépenses d'un outillage complet. MM. Cousineau, Nepveu et Bertrand sont les directeurs pour cette année.

—Le *base-ball* a cédé la place au *cricket* chez les *grands*. Ce nouvel amusement fera-t-il oublier le premier ?... En attendant jouons toujours et vogue le *cricket*.

—Le 14 au soir, Monseigneur de Montréal est arrivé chez nous pour célébrer le troisième centenaire de notre grande patronne sainte Thérèse.

—Le 15 Octobre à la messe solennelle, Sa Grandeur Monseigneur de Montréal a conféré les ordres mineurs aux MM. suivants, tous professeurs au Séminaire de Ste. Thérèse : MM. G. Payette, A. Godin, G. Rochon, A. Castonguay, S. Corbeil, E. Meunier.

—Lundi, le 16, temps magnifique, journée splendide. Un grand congé ne pouvait être mieux placé, surtout pour fêter Monseigneur.

—Dans un fameux procès qui s'est déroulé tout dernièrement devant les assises criminelles de l'Université-Mathieu, un pauvre malheureux était accusé d'avoir volé un... navet! Après l'audition des témoignages de part et d'autre, après les savantes plaidoiries des avocats, Son Honneur le juge se lève et au milieu d'un silence solennel : "Messieurs, dit-il, après avoir scrupuleusement pesé le pour et le contre de toutes les preuves et contre-preuves, mon devoir m'oblige à déclarer que l'inculpé est *parfaitement innocent*."

On faillit le porter en triomphe, pas le juge.

—Vendredi matin, 27 octobre, il est arrivé un bien triste accident sur le chantier du collège, accident qui a coûté la vie à l'un des charpentiers nommé Arthur Lessard, de Montréal. Il était 7 heures, les ouvriers se rendaient à l'ouvrage. Le jeune Lessard travaillait au clocher avec trois ou quatre autres. En arrivant sur le comble de la bâtisse, il eut l'imprudence de sauter sur le plancher sourd, au-dessus du dernier étage. Le plancher céda et le malheureux fut précipité d'une hauteur de plus de 60 pieds. Il tomba d'étage en étage, passant à travers quatre rangs de soliveaux croisés, et s'arrêta sur le mur de la voûte de sureté. Un des prêtres de la maison, M. LaRocque, était présent quand l'accident arriva. Pendant deux jours, nous avons conservé l'espoir de sauver le blessé, vu surtout qu'il n'avait aucun membre de brisé; mais les lésions internes étaient trop fortes, et dimanche soir, le 29, il expira après avoir reçu les derniers sacrements. Son service fut chanté dans l'église de Ste-Thérèse, le 31. La communauté et tous les ouvriers y assistèrent. Nous regrettons d'autant plus cet accident que la partie dangereuse des travaux touchait à sa fin, et que jusqu'à présent nous n'avions eu rien de grave à déplorer.

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Logique.—1^{ers} L. Cousineau et T. Nepveu; 2^o L. Boissonneau; 3^{es} E. Gratton, T. Théoret et A. Gaboury.

Mathématiques.—1^{er} T. Nepveu; 2^o T. Théoret; 3^e M. Desjardins; 4^e W. Holland.

RHÉTORIQUE.

Discours français.—1^{er} C. Leduc; 2^o H. Vachon; 3^e E. Coursol; 4^e T. L'Écuyer et T. Arbour.

Thème latin.—1^{er} T. Lécuyer; 2^o A. Martel; 3^e E. Tellier; 4^e F. Bélanger.

Anglais.—1^{er} E. Coursol; 2^o T. L'Écuyer; 3^e H. Vachon; 4^e J. Blais.

SECONDE.

Composition française. — 1^{er} E. Monet; 2^o H. Auclair; 3^e H. Roy; 4^e P. McGinniss.

Thème latin.—1^{er} H. Roy; 2^o P. McGinniss; 3^{es} E. Monet et A. Jasmin; 4^{es} O. Cloutier et A. Quesnel.

Anglais.—1^{er} J. Dunn; 2^o P. McGinniss; 3^o H. Auclair; 4^e A. Lessard.

TROISIÈME.

Thème latin.—1^{er} J-Bte Jodoin; 2^o A. Bouchard; 3^e F. Latulippe; 4^e G. Langlois.

Version grecque.—1^{er} H. Marien; 2^o L. Masson; 3^e H. Legault; 4^e J. B. Jodoin.

Préparation latine.—1^{er} A. Bouchard; 2^o F. Latulippe; 3^e H. Legault; 4^e H. Marien.

QUATRIÈME.

Thème latin.—1^{er} D. Sigouin; 2^{es} E. Gravel et A. Nepveu; 3^{es} A. Carrière et C. Poissant.

Mémoire.—1^{er} D. Sigouin; 2^e D. Nepveu; 3^e C. Poissant; 4^e O. Therrien.

Anglais.—1^{er} F. Desrivières; 2^e C. Larocque; 3^e C. Delorme; 4^{es} E. Gravel et A. Moncion.

CINQUIÈME.

(1^{re} DIVISION.)

Thème latin.—1^{er} A. Valiquet; 2^e J. Merlot; 3^e A. Laberge; 4^e W. Deschambault.

Thème français.—1^{ers} A. Valiquet; A. Gagnon et W. Deschambault; 2^e B. Wilson; 3^e R. Gravel.

Version latine.—1^{er} A. Valiquet; 2^e B. Wilson; 3^e J. Gagnon; 4^e C. Kelley.

(2^e DIVISION.)

Thème latin.—1^{er} P. Legault; 2^e E. Alarie; 3^e E. Campeau; 4^e M. Leguerrier.

Thème français.—1^{er} M. Leguerrier; 2^e G. Boisseau; 3^{es} E. Alarie et A. Brûlé; 4^{es} E. Labelle et P. Legault.

Anglais.—1^{er} M. Leguerrier; 2^e P. Legault; 3^{es} E. Labelle et G. Boisseau; 4^e P. Meunier.

SIXIÈME.

Thème français.—1^{er} H. Joannet; 2^e W. Dion; 3^{es} J. Danis et S. Bouvret; 4^{es} G. Boissonneau et E. Béchard.

Mémoire.—1^{ers} W. Dion et H. Joannet; 2^e J. Danis. 3^e S. Bouvret; 4^{es} G. Boissonneau et D. Marcil.

Arithmétique.—1^{ers} W. Dion; H. Joannet et J. Danis; 2^e S. Bouvret; 3^{es} L. Trudeau et A. Cloutier.

Notes de conduite pour le mois d'Octobre 1882.

PARFAITEMENT BIEN :

MM. L. Boissonnault, E. Graton, T. Nepveu, E. Coursol, T. L'Ecuyer, G. Alarie, J. Campeau, J. Casey, J. C. Dunn, A. Graton, E. Monet, S. Turcotte, A. Champagne, J. Chaumont, J. B. Jodoin, H. Legault, P. Roch, A. Desjardins, L. Desjardins, D. Nepveu, A. Préfontaine, O. Simard, B. Benoit, L. Bergevin, A. Baudin, C. Cousineau, W. Deschambault, A. Gagnon, R. Gravel, A. Juteau, A. Marchand, J. Merlot, M. Leguerrier, E. Béchard, M. Brière, S. Bouyret, J. Danis, N. Dubois, J. Graton, T. Lacroix, H. Joannet, A. Renaud, A. Trudeau, D. Brunet, W. Maisonneuve.

TRÈS BIEN :

MM. A. Bertrand, L. Cousineau, E. David, J. Gladu, A. Péladeau, H. Sanche, W. Holland, A. Gaboury, J. Blais, T. Jasmin, C. Leduc, A. Martel, C. O'Hare, E. Tellier, H. Vachon, O. Daoust, U. Ethier, A. Lessard, D. Blouf, H. Roy, H. Schetagne, A. Aubry, E. Benoit, O. Corbeil, E. Daignault, H. Marien, F. Jasmin, A. Carrières, A. Charbonneau, L. Gagnon, E. Germain, O. Goyette, F. Labonté, D. Ladouceur, C. Larocque, A. Ouimet, C. Poissant, J. C. Prieur, W. Proulx, O. Thérien, J. Gagnon, W. Jarry, O. Proulx, J. Thérien, J. Brazeau, A. Laberge, E. Campeau, A. Brûlé, P. Legault, D. Boyer, A. Clouthier, A. Guenet, E. Lahaie, A. Lefebvre, G. Pilon, L. Trudeau, A. Gaboury, A. Jasmin, A. Roy.